Il m'a dit :

— Je suis curieux de savoir où tu as pris ça.

— La curiosité est un vilain défaut, lui ai-je répondu.

Et j'ai chassé Lioussia du divan. Le professeur, depuis quelque temps déjà, ne dort plus dans

ANDREÏ GUELASSIMOV

Rachel

roman traduit du russe par Joëlle Dublanchet

son lit. Il s'imagine que Lioussia va continuer à y faire ses saletés. Mais c'est une finaude. Elle a compris de quoi il retournait, et du coup a commencé à s'intéresser à son divan.

— Vous avez vu cette jolie toile cirée ?

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Andréï Guelassimov a choisi de raconter la vie d'un "homme ordinaire". Celle d'un professeur d'université vieillissant, Sviatoslav Semionovitch Kaufman, père juif et mère russe – ce qui n'est pas rien quand on est né en Union soviétique.

Trois fois marié. D'abord avec Liouba ("sa" Rachel) quand, doctorant spécialiste de Scott Fitzgerald, il devait travailler comme infirmier dans un hôpital psychiatrique et vivait pleinement les mythiques années 1960. C'est à cette l'époque, où les jeunes Soviétiques découvraient le jazz, le rock et Hemingway, qu'il rencontre Véra, sa seconde épouse, dont il aura un fils.

Bien plus tard, Natalia, une jeune étudiante, lui fait perdre la tête avant de lui préférer un agent du KGB. Ce qui n'est pas très bon pour le moral, on en conviendra.

Le moral, notre professeur, ne l'a pas vraiment. Il est cardiaque – sa belle-fille, quelque peu délurée et voleuse à l'étalage, veille sur lui –, supporte très mal la trahison de sa jeune épouse, oublie d'être russe dans une veillée funèbre et juif à un enterrement… Bref, toujours un peu à côté de la plaque.

Andreï Guelassimov s'est essayé avec bonheur dans ce roman à une narration en miroir qui tresse références bibliques, drame familial, réflexions sur la vieillesse...

"LETTRES RUSSES"

série dirigée par Michel Parfenov

Extrait de la publication

ANDREÏ GUELASSIMOV

Né en 1965 à Irkoutsk, en Sibérie, Andreï Guelassimov est un des auteurs les plus prometteurs de la nouvelle littérature russe.

DU MÊME AUTEUR

LA SOIF, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 765.
FOX MULDER A UNE TÊTE DE COHON et autres nouvelles, Actes Sud, 2005.
L'ANNÉE DU MENSONGE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 1025.

Titre original :
Rakhil
Editeur original :
Yaouza, Eksmo, Moscou
© Andrej Gelasimov, 2004

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00778-2

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ANDREÏ GUELASSIMOV

RACHEL

roman traduit du russe
par Joëlle Dublanchet

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DINA

Il m'a dit :

— Je suis curieux de savoir où tu as pris ça.

— La curiosité est un vilain défaut, lui ai-je répondu.

Et j'ai chassé Lioussia du divan. Le professeur, depuis quelque temps déjà, ne dort plus dans son lit. Il s'imagine que Lioussia va continuer à y faire ses saletés. Mais c'est une finaude. Elle a compris de quoi il retournait, et du coup a commencé à s'intéresser à son divan.

— Vous avez vu cette jolie toile cirée ? Elle ne ressemble pas du tout aux alèses d'un vilain marron qu'on met dans le lit des enfants. Il ne viendra à l'idée de personne que c'est vous qui pissez dessus.

Il me regarde de son fauteuil et répond :

— A qui veux-tu que ça vienne à l'idée ? Personne ne me rend visite.

— Mais j'en sais rien, moi. C'est vous qui avez honte de mettre une toile cirée.

Alors il me rétorque :

— Ce n'est pas de ça que j'ai honte. Donne-moi mon Validol, s'il te plaît.

Il a pris son comprimé et n'a plus rien dit.

Après avoir étalé la toile cirée, je suis allée à la cuisine donner à manger à Lioussia. Seulement ladite Lioussia ne savait pas encore que je n'avais

Extrait de la publication

rien de nouveau pour elle. Et elle se frottait contre mes jambes, comme si j'avais quelque chose à lui offrir. Et elle me heurtait de sa tête, dure comme une boule de billard.

A propos de billard, un jour je m'étais appuyée à la table au moment où Volodia jouait son coup. La bille était venue me frapper en plein sur l'os. J'en avais eu après la main tout enflée. Volodia n'arrêtait pas de me dire : "Excuse-moi, excuse-moi." Et, moi, je pensais : "C'est ça, excuse-toi. Je me demande ce que tu dirais si quelqu'un te faisait la même chose." Il faut dire qu'il a des mains énormes, de vrais battoirs. Sans parler du billard, il pourrait au bowling être heurté par la grosse boule, que de toute façon il ne sentirait rien. Il faut voir la poigne qu'il a ! Le professeur n'a pas du tout ces mains-là. Je me demande de qui Volodia les tient.

J'ai ouvert le frigo et j'ai chantonné :

Un petit chat gris
Qui faisait pipi
Sur un tapis gris.
Sa maman lui dit :
Ce n'est pas poli
De lever la queue
Devant ces messieurs.

Lioussia m'a écoutée et a deviné que ça ne présageait rien de bon. Cette comptine ne lui était pourtant pas destinée. Elle m'était simplement venue à l'esprit. Mais Lioussia est une chatte intelligente, capable de comprendre les choses à l'intonation de la voix. Et dans la mienne, de voix, tu as compris, Lioussia, que nous n'avons rien pour toi. Plus exactement, que moi je n'ai rien. Avec quoi vais-je pouvoir te nourrir, petite créature ?

Parce que, le professeur, ça fait bien longtemps qu'il n'a plus rien pour elle. S'il pouvait, il la balancerait du haut du balcon. Mais il ne peut pas.

Extrait de la publication

Parce que les professeurs ne jettent pas les chats par les balcons. Ils ont autre chose à faire. Et, de toute façon, Lioussia serait revenue. Si un chat commence à faire ses crottes sur le lit de quelqu'un, il ne s'arrête pas de sitôt.

C'est ce que disait aussi maman, quand papa s'est mis à picoler ferme.

Et peut-être qu'elle le dit encore. Mais ça ne me concerne plus. Je suis maintenant dans la famille d'un professeur d'université. Il est vrai que, dans cette famille, pour une raison que j'ignore, ce professeur est complètement inexistant. Ils sont tous un peu bizarres là-dedans.

Et voilà que cette petite futée de Lioussia s'étire et sort de la cuisine avec une moue méprisante. On dirait une Princesse des Cygnes courroucée. Comme dans le dessin animé. Ou le ballet. Je ne me souviens plus très bien. Bref, Lioussia fait sa Maïa Plissetskaïa. Mais ce n'est pas ma faute, tout ça. J'étais passée au magasin spécialement pour elle, et c'est alors que je suis tombée sur ce petit garçon.

J'ai pour règle stricte de ne prendre qu'une chose à la fois. Même si les rayons sont pleins à craquer. Et qu'il y a le top du top. Comme ces biscuits anglais. Fourrés de pépites de chocolat et recouverts de noisettes. Et si moelleux avec ça, qu'ils croquent à peine sous la dent. Le médecin m'a bien recommandé de boire un peu moins. Pas plus d'un litre par jour, sinon j'ai les jambes qui enflent tout de suite. Mais ces biscuits donnent tellement soif qu'on a du mal à se souvenir quelle quantité au juste on a ingurgitée. Voilà pourquoi je m'en tiens à un seul article.

Bien qu'il y ait encore d'autres raisons.

Et tout à coup j'ai vu ce petit garçon. Il devait avoir dans les quatre ans. Un bonhomme tout

Extrait de la publication

rond. A quatre ans, ils le sont toujours. Il était là, solidement campé sur ses jambes et il murmurait quelque chose à sa mère qui avait dans son panier un paquet de margarine Rama et du pain. Il se hausse sur la pointe des pieds. Avec un air coupable à l'avance, comme s'il savait qu'on allait lui dire non, mais c'est plus fort que lui, il faut qu'il demande. Parce qu'il n'a que quatre ans, qu'il est tout mignon et tout rond, et qu'il a donc le droit magique de demander, alors même qu'il sait qu'il ne faut absolument pas le faire. Droit qui disparaîtra ensuite. Il suffira juste de grandir un peu. Et le fait que les parents commencent à avoir plus d'argent n'y changera rien.

Je les ai regardés un moment et j'ai pensé : "Vas-y, montre-moi ce que tu veux. Aujourd'hui, je suis ta bonne fée. De toute façon, le Whiskas, Lioussia en mange chaque jour ou presque."

Mais zut, il est vraiment petit, et son geste n'est pas très clair. Je regarde attentivement dans la direction qu'il indique, sans arriver à comprendre si c'est la confiture de framboises ou les cerises au sirop. Je vois seulement que la mère à la margarine veut déjà l'entraîner plus loin. Je l'encourage mentalement : Allez, mon bonhomme, montre-moi encore une fois. Et il lève la main.

Mais ça ne m'éclaire pas davantage.

Ils sont allés à la caisse, moi je reste près du rayon et j'hésite – cerises ou confiture ?

J'opterais personnellement pour les cerises. Maman ne nous en achetait que pour les grandes fêtes, et on pouvait ensuite, du balcon, recracher les noyaux sur tous les chauves qui passaient.

Alors, cerises ou confiture ?

D'un autre côté, la confiture, on peut l'étaler sur du pain, et, donc, en avoir assez pour plusieurs jours. Tandis que, les cerises, il n'y en aura plus au

Extrait de la publication

bout de dix minutes. Auxquelles il faut rajouter, c'est vrai, la demi-heure de largage des noyaux depuis le balcon.

Si je n'étais pas coincée par ma règle !

Un jour, on a demandé à un juif : "Vous voulez un sandwich au beurre ou à la viande ?" Il a répondu : "A la biande." Sacrément futé, le mec.

Notre professeur aussi est juif. Mais il n'est pas du tout intelligent. Enfin, il doit l'être dans son métier, bien sûr, mais, en tant que juif, il ne l'est pas tellement. Il mène une existence inutile, dans un appartement complètement vide. C'est lui qui l'a voulu. Il pourrait vivre tout à fait autrement.

Bref, si je ne m'étais pas imposé cette règle, j'aurais pu aussi faire plaisir à Lioussia.

Cerises ou confiture, bon Dieu ?!

Je tourne la tête pour voir s'il y a des caméras. Apparemment, il n'y en a pas. Alors, l'index pointé sur les pots, j'entonne ma comptine. C'est plus pratique pour choisir. Quand on était petits et qu'on jouait à cache-cache, il était impératif, au moment d'attribuer les rôles, de se toucher la poitrine du doigt. Je commence : une-vache-qui-pisse-dans-un-tonneau-c'est-rigolo-mais-c'est-salaud.

Ça tombe sur la confiture de framboises.

Je me retourne encore une fois et je prends les cerises. Parce que de toute façon ces comptines idiotes disent vraiment n'importe quoi.

A la caisse, personne n'a rien remarqué, et je file dans la rue. La mère et son petit se dirigent déjà vers la station d'autobus.

— Hé, regarde par ici ! que je fais au bout de chou, pendant que sa mère est occupée à lire des annonces. Elle doit chercher un appartement. Tu vois ça ?

Il contemple le pot et sourit. Je pense : "Donc, c'étaient bien les cerises."

— Tiens, prends.

Il tend la main, et d'une petite voix dit :

— Merci.

Dix secondes plus tard, j'entends la voix de la mère dans mon dos : "Jeune fille !" Je pense en moi-même : "Tu as le mot pour rire. Tu en as déjà vu des jeunes filles enceintes de huit mois ? Je suis une fée, moi."

Mais, en revanche, je n'ai rien à donner à Lioussia maintenant. Encore heureux que j'aie pu faire un saut à l'Univermag et que j'y aie pris une toile cirée. Cette saloperie était d'une belle dimension. Il a fallu se la coltiner du rayon cuisine jusqu'à une cabine d'essayage. J'ai eu tout le mal du monde à boutonner mon manteau qui a pourtant deux tailles au-dessus.

L'avantage, c'est qu'on n'a plus rien à craindre de Lioussia. On n'aura qu'à laver la toile et la remettre. Seulement ça fera un peu bizarre quand on sera assis sur le divan. Parce que, comme elle est à fleurs, on aura l'impression d'être sur la table. Avec, en plus, le derrière qui glisse.

On avait à l'école une prof d'anglais qui aimait bien s'habiller comme ça. Avec des trucs de toutes les couleurs. Quand mon père l'avait vue, il s'était mis à fredonner *Les pommiers sont en fleur*, du compositeur Martynov. Dans le couloir même de l'école. Il ne savait pas qu'il y aurait une réunion de parents, et il avait pris le temps de boire un verre après son travail. Maman lui avait reproché de ne pas s'occuper du tout de mon éducation, et lui avait donné avec son journal un coup sur la nuque pour qu'il arrête de chanter.

On avait surnommé cette prof d'anglais Touguezeur. Elle nous apprenait des choses étonnantes.

Mother, father, sister, brother, hand in hand with one another, ce qui donnait dans notre bouche : *maza, faza, sista, braza, ènd in ènd wiz ouan ènaza*.

Extrait de la publication

Après ça, elle restait debout à la fenêtre, complètement abattue, à regarder Dieu sait où, pendant qu'on se déchaînait comme des diables. On avait l'impression qu'elle attendait la sonnerie avec bien plus d'impatience que nous.

Parce que, nous, on ne l'attendait pas spécialement, on se sentait plutôt bien là où on était. Un jour, attiré par le tapage, le directeur était entré en trombe dans notre classe, et avait carrément engueulé Touguezeur en notre présence.

Et voilà que le professeur se met brusquement, lui aussi, à crier de sa chambre :

— Dina !

Une fois, puis deux. Comme s'il y avait le feu. Ou comme si Dina voulait dire : "Mon Dieu, que je suis fatigué de cette vie !" J'entre et je lui dis :

— Mais bon sang ! pourquoi vous avez retiré la toile cirée ? Je l'avais justement rapportée exprès.

Il me répond :

— Quel culot !

— C'est de moi que vous parlez ?

— Non, de Lioussia. Elle a sauté sur le divan sous mes yeux.

Je suis allée chercher la serpillière dans la salle de bains, et j'ai pensé que tout ça était ma faute. Que la chatte s'était vengée parce que je ne lui avais pas rapporté de Whiskas. Le professeur m'a suivie :

— Tu sais pourquoi l'être humain développe en lui le bon goût ?

— Non, je ne sais pas. Poussez-vous, s'il vous plaît, que je puisse passer.

— Pour souffrir constamment de la vulgarité qui l'entoure.

— C'est bigrement intéressant, ce que vous racontez !

Extrait de la publication

— Le masochisme, a-t-il continué, ce n'est pas du tout les élucubrations de ce plaisantin de M. Masoch. Ce fantaisiste autrichien, avec ses histoires de fessées et sa nostalgie du jardin d'enfants, se livre simplement à une mystification. La haine froide envers soi-même, M. Sacher n'en a pas l'ombre d'une idée. Il est allé inventer des bonnes femmes bizarres qui ont besoin de Dieu sait quoi.

— Qui c'est qui a inventé ça ?

Le professeur me regarde, lève l'index et poursuit :

— L'homme qui n'éprouve envers soi-même que de la haine cultive en lui le bon goût. Il sait ce qu'il faut faire pour se rendre vulnérable.

— Ne me dites pas que vous avez fait exprès de retirer la toile cirée de votre divan !

J'ai toujours eu l'impression qu'il était un peu timbré.

Véra dit qu'autrefois il a travaillé dans un hôpital psychiatrique, comme aide-soignant ou autre chose. Il est possible, bien sûr, qu'elle raconte des bobards. Elle est vexée qu'il l'ait larguée après plus de vingt ans de vie commune. Mais, au moins, il lui est resté Volodia. Et moi, maintenant. Bien qu'il soit difficile de savoir si je suis pour elle d'une grande consolation. Si j'étais à sa place, je la trouverais bien mince. Je suis curieuse de savoir si c'est dans les gènes. De quitter sa femme après vingt ans de vie conjugale. Si tel était le cas, mon Volodia, j'aimerais mieux le tuer tout de suite. Je l'égorgerais la nuit dans le lit. Le lendemain matin, il se réveillerait et verrait qu'il est mort. Très drôle.

— Je n'en ai pas besoin, Dina, de ta toile cirée, me dit le professeur. Ce que je veux, c'est que Lioussia cesse de venir sur mon lit.

— Elle va où elle veut, c'est ça que vous ne comprenez pas ; quant à cette toile cirée, vous avez eu tort de l'enlever. Ça n'a pas été très simple de la sortir du magasin.

Extrait de la publication

— Parce qu'en plus tu voles.

Bien évidemment que je vole. Comment faire autrement ?

Je lui réponds :

— Arrêtez avec ça.

— Ça fait longtemps que j'ai arrêté, qu'il fait.

Mais je vois bien, à ses yeux, qu'il ne peut pas l'accepter. Il ne supporte pas d'être apparenté à une voleuse. Lui, un professeur d'université.

— Vous êtes professeur, mais vous ne comprenez pas les complexités de l'étape de transition.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quand vous êtes allé rejoindre Rostropovitch avec un fusil pour défendre la Maison Blanche, vous n'avez vraiment pas compris que, après, on ne vous paierait pas votre salaire pendant six mois ? Rostropovitch continuerait à être payé, mais pas vous.

Il me regarde et dit :

— Je n'avais pas de fusil.

— Vous, non, mais Rostropovitch, oui. Je l'ai vu à la télévision. Arrêtez de jouer sur les mots !

— Tu es bizarre, quand même. Qu'est-ce que tout ça vient faire ici ?

— C'est juste pour vous dire que, dans la vie, il faut savoir se débrouiller. Rostropovitch, par exemple, a dépassé ce stade : c'est pour ça qu'il y est allé avec un fusil. Mais, vous, vous feriez mieux d'apprendre.

— Moi, je suis professeur de littérature, et j'ai le cœur malade.

— Oui, je suis au courant de vos problèmes de cœur.

C'est comme dans la chanson de Léonid Outiessov*, qu'il chante avec des trémolos dans la voix.

* Léonid Outiessov (1895-1982), artiste de variétés né à Odessa, chanteur et acteur de cinéma très populaire. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

“Merci, mon cœur, de savoir aimer comme ça.”

Le directeur de l'école, quand il a quitté sa famille pour se marier avec Touguezeur, devait avoir lui aussi ce genre de voix.

Après cinquante ans, les hommes, on devrait leur faire tchik-tchik. Leurs roupettes commencent à leur poser des problèmes dans leurs pantalons. Mais ça ne les empêche pas, ces salauds-là, de dire : merci, mon cœur. Ils ont manifestement glandé à l'école. Ils ont compris que dalle au cours d'anatomie, et ne savent toujours pas ce qu'ils ont dans le corps, et à quel endroit.

Ils ressembleraient à des matous après l'opération. Enormes, chauds, avec un pelage épais. Et tant pis s'ils ne sont plus aussi joueurs.

Le problème, c'est qu'ils mangent beaucoup.

Je regarde le professeur et lui dis :

— Je ne sais pas quoi donner à manger à Lioussia.

— Je m'en fiche complètement. Tu peux la balancer par le balcon si tu veux.

— Non, ça, faites-le vous-même. C'est votre chatte, et c'est sur votre lit qu'elle vient faire ses saletés, pas sur le mien.

Après un silence, il a repris :

— On m'a dit que c'était un très mauvais signe.

— Oui, c'est vrai. Ça n'annonce rien de bon. Seulement vous êtes professeur. Et vous n'allez pas vous mettre à croire aux présages.

— Non, non, bien sûr.

Mais sa voix est un peu hésitante. Ce n'est pas tout à fait la voix de quelqu'un qui n'y croit pas. Ceux-là répondent comme des pionniers à n'importe quelle question.

Ces optimistes à la con.

A propos de pionniers, j'ai eu moi aussi le temps de l'être. Avant que Gorbatchev liquide toute la

boutique soviétique. C'est justement Touguezeur qui m'avait intronisée. Elle avait les yeux braqués sur son directeur et m'avait tellement serré le foulard autour du cou, que j'avais commencé à tousser. Faut croire que l'amour la tenait.

Et, moi, j'en faisais les frais.

La Touguezeur du professeur s'appelait Natacha. C'était son étudiante. Elle n'avait passé le foulard de pionnier à personne, mais elle s'est tellement accrochée au cou du professeur, qu'il en a pété les plombs.

Nuits de Chine, nuits câlines.

Et quand elle en a eu assez, elle l'a quitté pour un type du KGB. Apparemment un croulant lui aussi. Toutes les Touguezeur sont programmées comme ça. Elles trouvent ça drôle d'aller avec un vieux. Qui pourrait être leur père.

Et, depuis, le professeur ne tourne plus rond. Tantôt c'est d'amour qu'il souffre, comme Tristan et Iseult, tantôt c'est de la mort qu'il a peur. Après son départ, Véra n'a rien trouvé de mieux que de laver le sol, comme on fait après le décès de quelqu'un. Et bien qu'il prétende ne pas être superstitieux, quand il l'a su, il a commencé à porter la main à son cœur et à demander son Validol. Franchement, qu'il disait, peut-on agir de la sorte avec les vivants ?

Bien sûr, qu'on peut. Il est vraiment impayable.

Et maintenant Lioussia. Présage sur présage.

Je le regarde et lui demande :

— Vous voulez me dire quelque chose ?

Il remue les lèvres, mais je n'entends rien. Comme si j'étais devenue sourde, ou comme si je regardais un film muet. Seulement, moi, je m'entends très bien. Et ce n'est pas dans ma tête que ma voix résonne. C'est pourquoi je lui redis que je ne l'entends pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vous avez perdu la voix ?

Il se met, sur son fauteuil, à faire de grands moulinets avec ses bras. Il a l'air de chercher quelque chose.

Je lui répète :

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-le-moi, je vous l'apporte. Pourquoi vous ne dites rien ?

Il ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Comme dans un film d'horreur, putain ! Et puis on commence à lui voir le blanc des yeux. Je le regarde et je me dis que le présage s'est réalisé ! Et même les deux à la fois.

J'aurais vraiment pas dû passer le voir. On l'aurait trouvé demain, et ç'aurait été plus simple pour tout le monde.

Ceci dit, qui l'aurait trouvé à part moi ?

— Allô ! Le SAMU ? Venez vite ! J'ai ici quelqu'un en train de mourir. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut faire s'il passe l'arme à gauche.

Le lendemain, ç'a été toute une histoire avec les livres. Impossible de choisir. Je me demande bien pour qui on publie tout ça. Je parie que même le professeur n'en a pas lu autant de toute sa vie. En général, je vais soit au rayon médecine, soit au rayon nature. Les vendeuses sont toujours tirées à quatre épingles.

Il y a des livres très intéressants sur les chats. Avec des illustrations. J'ai eu du mal à m'en arracher, j'en ai bien feuilleté une dizaine. Mais ils étaient beaucoup trop grands. Les bouquins de médecine sont beaucoup plus pratiques à sortir. Quand je dis "les", c'est une façon de parler. Parce qu'il est hors de question que j'en prenne deux d'un coup. C'est moi, cette fois, qui ai décrété que ça portait malheur. Le professeur a failli

mourir un jour en me voyant chiper des olives. Trois ou quatre pots, je ne me souviens plus très bien.

Et depuis que je me suis dit ça, j'y crois dur comme fer.

C'est important de croire en quelque chose. Le professeur dit qu'il veut croire en Yahvé. Il m'a bassinée une fois, tout un après-midi, avec son histoire d'élection personnelle. Je lui ai rétorqué qu'il n'était juif qu'à moitié, et, si ça se trouve, même pas circoncis.

— Je ne vois pas où est le problème, m'a-t-il répondu, de toute façon, j'irai au paradis. Les autres juifs prient pour moi.

— Si vous le dites ! que je lui ai fait.

Et maintenant, je vais d'un rayon à l'autre sans pouvoir me décider. Un livre sur les chats ou sur les maladies cardiaques ? En plus, les haut-parleurs diffusent dans tout le magasin une publicité pour un livre sur les célébrissimes Beatles. La voix est racoleuse.

Il vaut mieux que Volodia n'en sache rien. Ça le rendra fou s'il entend parler de ce bouquin. A la maison, sur chaque mur, il y a de grands posters de John Lennon avec ses fameuses lunettes.

Un livre sur les guépards à la main, je reste un moment à écouter la chanson *Kom touguezeur. Raït nao. Oevemi.*

C'est chouette, mais j'y comprends rien. Il faut que je pense à demander au professeur. Après tout, il lit *Hamlet* dans le texte.

Mais le professeur n'a pas voulu répondre à mes questions. Il a voulu savoir pourquoi j'avais rapporté ce livre.

— Comment ça, pourquoi ? Il faut bien qu'on étudie leur comportement, aux chats. Pourquoi ils font telle ou telle chose, etc. Et pour faire perdre

Extrait de la publication

à Lioussia l'habitude de faire sur votre lit. Autrement on ne saura rien de rien. Et elle continuera à faire ses saletés. C'est pas vous qui m'avez demandé ça, hier ?

— Je ne t'ai pas demandé de voler des livres dans les magasins.

— Ça va, continuez à penser ce que vous voulez. Entre parenthèses, je pouvais très bien prendre un livre sur les Beatles pour Volodia. En plus, il était d'un format plus commode.

Il me regarde et dit :

— Mais c'est un livre sur les grands félins. Il n'y a là que des jaguars et des léopards.

— Et alors ? Vous êtes vraiment bizarre, vous savez. Hier, les piqûres, ce n'est pas non plus un cardiologue qui vous les a faites. C'est un simple médecin des urgences. Et vous ne l'avez pas renvoyé, que je sache. Un médecin est un médecin. Avec les chats c'est la même histoire. La taille ne lui convient pas, voyez-vous ça ! Et puis maintenant, ça suffit de faire le difficile. Je me suis renseignée auprès de ma gynéco sur les cardiaques. Elle m'a dit qu'ils sont capricieux. Tous sans exception. Alors on ferait mieux de commencer à lire et de chercher des informations utiles.

Des informations utiles, on en a trouvé à tire-larigot. Comme sur une toile d'Aïvazovski*.

On a découvert que les chats, dans leur majorité, n'aiment pas l'eau. Donc, Lioussia, on peut, soit : *a)* la noyer ; soit : *b)* lui flanquer une trouille bleue en arrosant le lit du professeur avec de l'eau du robinet. D'autre part, les poils qu'il a dans les oreilles servent au chat, non pas d'ornement, mais d'antenne, et, si on les lui coupe, son ouïe s'émousse instantanément. C'est-à-dire que Lioussia, après qu'on lui

* Ivan Konstantinovitch Aïvazovski (1817-1900), peintre russe, célèbre pour ses marines.

Tu te sens mal, peut-être ?" Mais vous répondez que tout va bien, et elle vous raconte alors une anecdote, pour que vous ne soyez pas triste, et dans cette histoire il est aussi question de voyageurs, d'un très, très vieux juif qui n'était jamais allé nulle part tout seul, parce qu'il avait très peur de tout, mais, cette fois-là, il était parti – il n'y avait qu'un billet, ou un bon de vacances, pour une seule personne – et Sarah avait dit qu'on ne leur donnerait plus de bons, et les enfants et même les petits-enfants avaient dit la même chose, et il avait donc pris le train. Dans le train, il avait ressenti une grande anxiété, et, pour la surmonter, s'était mis à manger, d'abord un bout de poulet, ensuite un sandwich, puis un peu de pommes de terre, et, après avoir tout fini, il avait trempé son doigt dans le sel et l'avait léché, mais son inquiétude ne le quittait toujours pas. Et voilà que le train s'arrêta à une petite station, on ne savait pas combien de temps il y resterait, mais le vieux juif décida qu'il avait le temps d'aller chercher de la nourriture. Le temps de faire le trajet, un autre train arriva, et il fallait à présent courir pour le contourner, mais le vieux juif était vraiment très vieux et il ne pouvait pas courir : il arriva donc trop tard et resta en rade. La nuit tomba, il ne savait vraiment pas quoi faire, alors il aperçut une petite lumière, marcha dans cette direction et vit qu'il y avait une poste. Lorsqu'il demanda s'il pouvait envoyer un télégramme, on lui répondit très aimablement que oui. Il prit un formulaire, le regarda, réfléchit, puis écrivit : "Sarah, où suis-je ? Je suis inquiet."

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.

Extrait de la publication